

F.-H. LEM

RÉFLEXIONS SUR L'ART DU PORTRAIT

7. — le portrait français

Ici je dois une confiance à mes lecteurs. Elle ne surprendra pas sans doute ceux qui me font l'honneur de lire habituellement mes articles. Si j'ai écrit cette série d'essais prenant pour thème *l'art du portrait*, c'est afin d'y consacrer les présentes réflexions au sujet qui m'est le plus cher et auquel j'avais pensé initialement les dédier toutes. Mais si ce sujet était en lui-même assez riche il eut peut-être apparu un peu étroit, m'obligeant à le déborder constamment par des observations comparatives et des réflexions se situant en-deçà et au-delà.

Si j'en suis venu à cet amour exclusif ou presque de la peinture, passion à laquelle je subordonne toutes mes activités, aussi et surtout tous mes plaisirs — lectures, recherches documentaires, visites de musées, de collections et d'expositions, en France et à l'étranger — c'est par amour d'une certaine forme d'expression et d'une certaine tradition que représente *l'Art français* : tradition que jalonnent pour moi quelques hauts repères — Poussin, Géricault, Cézanne, trois artistes auxquels j'ai voué non pas un amour exclusif mais un amour d'élection. Il m'a jusqu'ici dispensé les joies les plus pures. Depuis un quart de siècle, et plus, je m'obstine à la découverte de cette voie royale par laquelle se sont acheminés ces maîtres que je considère comme sinon les plus grands en tout cas les plus représentatifs du génie de leur race, de la culture qui les a nourris, se transmettant dans une tradition ininterrompue un flambeau, qui en dépit des incertitudes de l'heure, n'est sans doute pas près de s'éteindre. C'est à maintenir cette tradition, à la ranimer dans la faible mesure de mes moyens que je m'emploie, avivant constamment les aiguillons de la connaissance, essayant de faire partager à d'autres le bénéfice de mes modestes travaux.

Je pense que mes lecteurs se souviendront du premier article que j'ai donné au « Peintre », répondant à une enquête de mon grand confrère et ami, Waldemar-George, enquête ouverte sur Poussin à l'occasion de la magnifique exposition du Louvre, en 1961. J'avais dans ces quelques lignes confessé l'essentiel de ce que je

pense et de ce que je m'efforce de rendre toujours plus évident. Abordant aujourd'hui sur le thème du portrait des réflexions consacrées à ses modalités d'expression françaises, je serai amené à recouper les observations d'ordre esthétique, historique, critique, qui ont étayé ma série d'essais antérieurs consacrés à Géricault, car si les sujets changent, l'esprit dans lequel on les aborde doit rester le même et c'est à certaines vérités constantes, fondement d'une vraie tradition, qu'il faut toujours revenir.

Dans mes précédentes réflexions sur le portrait je crois avoir dégagé suffisamment les données essentielles qui permettent d'élucider la signification d'une œuvre d'art. Mais il est une vérité que je voudrais rappeler, à l'encontre de certaines erreurs accueillies avec complaisance par trop de revues et d'éditeurs d'art, qui prétendent dissocier ce qui est indissociable, donnant au qualificatif « moderne » une valeur qu'il n'a pas et n'aura jamais. Ce qualificatif, dont la signification et la portée sont d'ordre purement chronologique, ne peut affecter le contenu, voire le contenant, d'une œuvre d'art, pas plus qu'il ne doit affecter l'attitude qu'il convient d'adopter en sa présence. Penser le contraire résulte d'une confusion dans les notions de progrès appliquées indistinctement à l'avancement des connaissances scientifiques et techniques et à l'évolution des arts plastiques.

Si cette notion de progrès n'en est pas totalement exclue, elle n'a d'incidence que littérale et ne saurait en aucune manière affecter la valeur profonde de l'œuvre d'art, intemporelle par essence et se situant hors de toute actualisation.

Prétendre en fonction de cette notion arbitraire de progrès continu appliquée aux arts que toute tradition est révolue, que l'art actuel doit parler un autre langage que celui du passé, appliqué à d'autres valeurs restées jusqu'ici ignorées ou obscures, est d'une naïveté n'ayant d'excuse que l'ignorance encyclopédique de ceux qui nous le proposent et j'ajouterai, au risque d'être